Document generated on 04/24/2024 7:12 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

1) Le surveillant de Gaétan Brulotte (Ed. Quinze)

Gilles Cossette

Number 29, Spring 1983

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39776ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cossette, G. (1983). Review of [1) Le surveillant de Gaétan Brulotte (Ed. Quinze)]. *Lettres québécoises*, (29), 30–31.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par Gilles Cossette

Fascismes

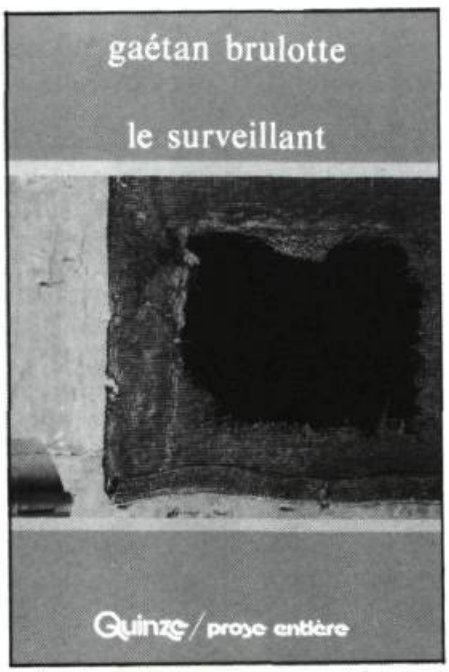
1) Le surveillant *de Gaétan Brulotte* (Éd. Quinze)

Il a coulé de l'eau sous les ponts depuis le temps où Anne Hébert n'arrivait pas à trouver d'éditeur québécois pour *Le torrent*. De nos jours, quand un jeune auteur comme Gaétan Brulotte publie son *premier* recueil de nouvelles, les lecteurs peuvent trouver, après la page titre, cet impressionnant avertissement:

> *Quatre de ces nouvelles ont remporté isolément des prix littéraires:* Le surveillant, Le balayeur, La voix secrète, L'indication.
>
> *La nouvelle* Le surveillant *a déjà fait l'objet d'une adaptation théâtrale.*
>
> *Six de ces récits ont été lus dans leur première version,* par des comédiens professionnels *à la radio de Radio-Canada:* Le surveillant, Le balayeur, L'indication, La voix secrète, Les cadenas, En voiture! *Quatre ont déjà été publiés, sous des formes différentes dans des revues ou des journaux:* Le balayeur, Cage ouverte, La voix secrète, Les cadenas.
>
> *Plusieurs de ces textes ont été lus par l'auteur lui-même dans des spectacles littéraires au Québec et dans des tournées de lectures publiques aux États-Unis.*
>
> *L'ensemble du recueil s'est mérité le prix Adrienne-Choquette remis au Salon international du livre de Québec, sur manuscrit anonyme, par la Société des Écrivains canadiens de langue française.*

Les italiques sont de moi. Et je trouve que ce *Surveillant,* avec toutes ses décorations, a l'air d'un général, ou d'une vedette de music-hall. On se demande s'il faut se mettre au garde-à-vous, ou envoyer des roses. Bien sûr, il est souhaitable que les écrivains prometteurs soient remarqués et encouragés dès leurs débuts. D'autre part, comme il se publie de plus en plus de livres, partout, et de toutes les sortes, et qu'on ne peut pas tout lire, il est également fort utile que des prix littéraires signalent au public la parution de livres qui méritent, plus que d'autres, d'être achetés et lus. On peut cependant se demander quel sera l'effet d'un accueil tapageur sur la manière dont le public recevra le texte d'un auteur nouveau. Si on lui dit merveilles d'un premier livre, le lecteur ne va-t-il pas, fatalement, être déçu? Et si le premier livre l'a déçu, lira-t-il les suivants?

Les nouveaux lecteurs de Gaétan Brulotte (son premier roman, *L'emprise,* avait reçu le Prix Robert-Cliche en 1979), ceux qui veulent savoir ce qui a valu au *Surveillant* tous ces prix, découvriront,



en lisant le recueil, une dizaine de nouvelles au charme un peu traître. Gaétan Brulotte est un ironiste. Il raconte, habilement, des histoires qui semblent faites pour procurer la détente et dans lesquelles on se plonge avec abandon — sauf l'horripilant monologue lyrique intitulé *L'exalté* — mais qui laissent un arrière-goût amer, comme si elles contenaient quelques gouttes de poison.

Les appâts de ces petits pièges littéraires sont nombreux: de la finesse, une certaine drôlerie, une langue très correcte et même élégante, un texte cohérent, très lisible (sauf dans *L'exalté*). Les sujets sont souvent légers, attrayants, du moins à première vue: les vacances ensoleillées d'un jeune couple, des téléphones érotiques «de bon goût», ou les excentricités d'une concierge. Quand le sujet est terne, il l'est jusqu'à l'absurde, jusqu'au comique; dans *Les cadenas,* par exemple, Brulotte décrit le travail extrêmement fastidieux d'un journalier chargé d'installer les cases du vestiaire d'une usine; l'auteur est aussi méticuleux que son personnage, occupé comme le Charlot des *Temps modernes*. Dans *Atelier 96 sur les généralités,* Brulotte se borne à raconter une réunion de «travail», de celles où on ne fait presque rien, mais longuement et avec éloquence. L'auteur rend compte de toute cette vacuité avec une tranquille férocité, d'ailleurs présente dans plusieurs de ces nouvelles. Mine de rien, poliment, Gaétan Brulotte procède à des démystifications en règle et fait éclater l'absurdité des situations et l'inconscience des individus. Ses personnages s'agitent sottement, obéissant les yeux fermés à des patrons, à des conventions, à des modes, à leurs instincts. Un peu fascistes, ils s'accrochent à un devoir limité qui leur sert d'alibi, les dispense d'être humains et leur permet de continuer à fonctionner comme des machines sans se poser de questions. Dans *Le*

balayeur, un motocycliste qui vient d'être victime d'un accident grave, ce qui n'a pas arrêté le flot de la circulation, se traîne jusqu'au trottoir, où il est remarqué par un balayeur. Celui-ci se contente de réagir *en balayeur*, uniquement. «Mais je n'y peux rien, moi! Il m'empêche de faire mon boulot! Et si le patron venait à passer? J'imagine déjà sa colère.» Le patron lui ordonnerait, croit-il, de tout nettoyer. «Balayez-moi tout ça!» dirait-il. «C'est un ordre!» Le balayeur ouvre donc la grille de l'égout et pousse dans le trou «la chose», c'est-à-dire le cycliste moribond. Il ne lui reste plus qu'à se féliciter de son professionnalisme.

> *Aujourd'hui, j'ai atteint une certaine perfection dans mon travail. Je ne sais rien de plus, mais je le sais bien. J'ai ma carte de compétence. Rien ne vaut l'expérience dans un métier: c'est une chose qui ne s'achète pas. Demandez au patron. (p. 30)*

Dans la première nouvelle du recueil, *Le surveillant*, un militaire prend tellement au sérieux son devoir de sentinelle qu'il abat un rôdeur qui prétend être son frère et ne connaît pas le mot de passe. Le surveillant croit d'ailleurs que ce visiteur a été envoyé exprès par ses supérieurs, pour l'éprouver; il ne peut donc pas se permettre de flancher. Les ordres sont les ordres. Et le fascisme se nourrit de la paranoïa.

Certains personnages, toutefois, tendent à des comportements plus humains, cherchent à échapper à leur condition et à vivre leur liberté. *En voiture!* relate les tergiversations d'un original qui aime «béer», surtout dans les moments critiques. «*Béer*, c'est ainsi une sorte de flânerie ressourçante qui me met, pour un temps déterminé, en état d'accueil au dehors». Il pousse loin le sens de la disponibilité: en route pour visiter sa mère agonisante, il décide, à la dernière minute, de partir plutôt avec une jolie femme rencontrée dans le train. C'est ce qu'il appelle «courir d'une manière irrationnelle après... le sens». Dans *L'exalté*, un accusé expose au juge sa philosophie, un peu gidienne, un peu nietzschéenne. «Qui respire à cette hauteur, monsieur le Juge, s'enrichit d'étincelance. À tout instant on y vit — y vit-on, tant le temps s'oublie? — on y vit l'illuminée gustation forte de l'univers.» (p. 97). Il confie au juge qu'il aime partager son exaltation avec ses amis:

Photo : Athé

Gaétan Brulotte

> *Je leur décris cet ailleurs qui prend et qui suffit où tout a goût de faire part, où tout nous invite, dans la cuivrerie triomphale de l'éclairement, à la grande joie libre d'éprouver... (p. 98)*

«L'exalté» finit toutefois par être enfermé, car, dans le monde évoqué par Brulotte, les juges, les commandants et les patrons ont encore le dernier mot et il n'y a pas de place pour la passion de la liberté. De même, la sentinelle du *Surveillant* est finalement congédiée; le militaire devenait distrait, rêveur, il avait même commencé (quelle folie!) à *écrire* et, qui pis est, à écrire son autobiographie.

Dans ce cas, l'écriture est une forme de libération, mais dans d'autres textes, comme *Cage ouverte*, qui est aussi une satire impitoyable du tourisme d'hiver dans les pays ensoleillés, Brulotte démystifie, subtilement, la littérature elle-même. La nouvelle qui a donné son titre au recueil contient aussi une réflexion sur l'écriture, sur ceux qui la pratiquent et sur ceux qui la défendent, dans les deux sens du mot. Cette ambiguïté, à propos de la littérature, est illustrée par l'un des derniers gestes de la sentinelle congédiée, juste avant son départ:

> *Je consacre quelque temps à graver sur la muraille cette inscription, pour me déculpabiliser, comme si je rédigeais mon épitaphe: «Je suis contre ceux qui écrivent sur les murs.» J'aimerais la copier cent fois, comme les punitions de la petite école. (p. 22)*

Un détail, pour finir: Gaétan Brulotte n'est pas de ces écrivains qui donnent encore et donneront toujours à leurs personnages les éternels beaux prénoms romanesques, pimpants comme des robes de mariée: Françoise, Anne, Catherine, Isabelle, Jean, etc. Les créatures de Brulotte s'appellent plutôt Benta, Momo (pour une femme), Agatha, Barthélémy, Val, Pim ou Doudou... Voilà des prénoms qui ont du charme et du caractère!

2) Le soleil des morts *de Louise Darios* (Éd. Naaman)

Louise Darios est bien connue au Québec comme journaliste, folkloriste, et on sait avec quelle exubérance, quelle passion elle peut parler des peuples qu'elle a connus. Elle parcourt le globe depuis un quart de siècle, pour Radio-Canada. Quand elle revient au pays, elle nous fait partager son amour pour les pays qu'elle a visités et dont elle nous fait rêver. «La terre est si belle», dit-elle, comme Julien Green. C'est pourquoi on n'est pas surpris de constater que c'est de la planète tout entière qu'elle parle dans ses nouvelles. C'est surtout, il faut le dire, pour exprimer une grande inquiétude. «Le soleil des morts», c'est le soleil qui brille sur Lima de novembre à janvier, c'est-à-dire, au Pérou, en été. C'est aussi, dans la nouvelle en forme de triptyque qui donne son titre au recueil, l'étrange lumière qui illumine la terre quand arrive la fin du monde, causée par une catastrophe nucléaire. Le néant qui approche met alors sur le même pied les destins si différents d'une Péruvienne d'un autre siècle, femme de lépreux, d'une famille de cultivateurs canadiens-français des

→